GRÜNEWALD

REMINISCENCES

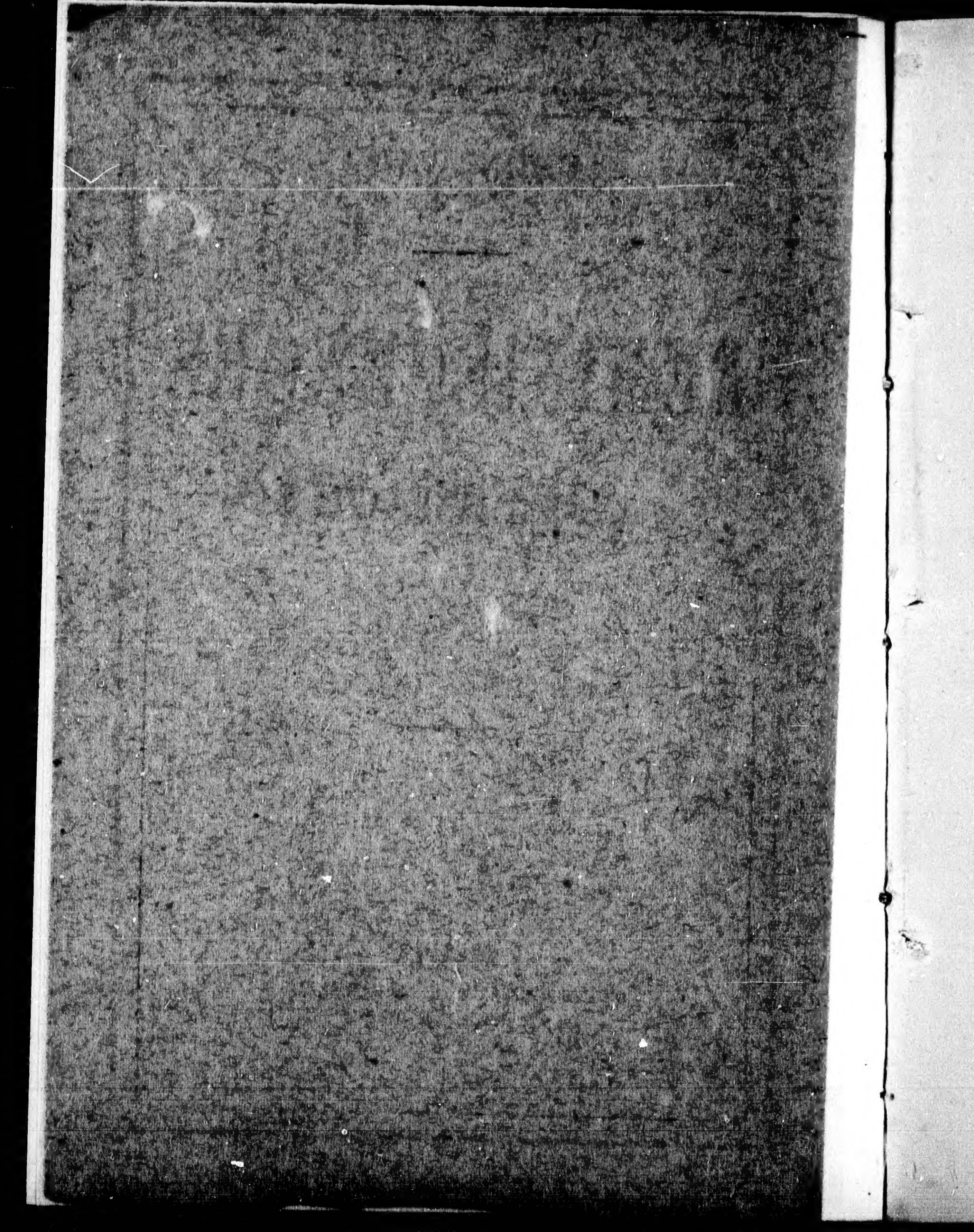
D'ALLEMAGNE

QUEBEC

TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU

82, rue de la Montagne

1878



GRÜNEWALD

REMINISCENCES

D'ALLEMAGNE

QUEBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
82, rue de la Montagne
—
1878

GRÜNEWALD

REMINISCENCES

D'ALLEMAGNE.

I

Vers le mois d'août 1860, je me trouvais à Wiesbaden, sur les bords du Rhin, alors capitale du petit duché de Nassau, aujourd'hui sous-préfecture Prussienne de 2e ou de 3e classe, renommée, on le sait, pour ses eaux sulfureuses, son salon de conversation, son parc, ses promenades et pour sa roulette. La roulette surtout a laissé dans l'histoire des souvenirs impérissables ; ses caprices, ses victimes, ses favoris ont été populaires et fait figure dans les chroniques et feuilletons de toutes les

langues. Rendons-lui cette justice qu'elle décavait avec un flegme impartial boyards Russes, milords Anglais, Brésiliens, Californiens et pauvres diables de toutes les nations. Ses actionnaires, honnêtes rentiers qui ne jouaient jamais, recevaient un dividende moyen de 25 ou 30 % par année. A quelque distance de ces attractions fiévreuses, un théâtre petit, mais élégant, et pourvu de troupes distinguées, jouait alternativement des comédies, des drames français, allemands, ou l'opéra secondé par un orchestre excellent.

Au dessus de Wiesbaden s'élève, en pentes douces, une chaîne de montagnes bien boisées, s'étendant d'une part, vers Francfort, la ville impériale, de l'autre longeant les bords du Rhin et formant ces coteaux de Johannisberg si réputés pour la saveur exquise de leurs vins. Ces montages se nomment le Taunus. C'est là que Victor Hugo a placé le château de Magnus, dans sa tragédie des Burgraves :

Il est sur le Taunus, entre Cologne et Spire......

En effet, les ruines de châteaux gothiques y sont très-nombreuses. On rencontre à chaque pas, à chaque détour de vallée leurs tours croulantes, leurs ogives entrelacées de lierre, leurs murs démantelés, éternelles délices des misses anglaises à l'imagination romanesque. Dans quelques parties plus reculées, se trouvent des antiquités romaines, plus ou moins authentiques, qui font le bonheur des archéologues. J'aimais à parcourir ces forêts, à visiter ces vénérables masures, en

compagnie d'un professeur de Munich, nommé L. Grünewald, homme fort instruit, d'un caractère affable et sympathique, qui passait ses vacances à Wiesbaden, en compagnie de sa femme et de deux enfants, issus d'un premier mariage. Grünewald était un esprit ardent, ouvert aux idées généreuses, patriote jusqu'au mysticisme et voulant la régénération du monde entier par l'Allemagne. Cette ardeur, cette foi militante l'avaient jeté dans le mouvement révolutionnaire en 1848. Il avait pris part à l'insurrection de Bade, siégé avec l'écharpe tricolore dans le Comité-Directeur, et, proscrit en 1849, traqué par la gendarmerie prussienne, erra plusieurs mois dans les régions montagneuses de la Souabe; enfin il parvint à s'enfuir en Suisse et gagna la France. Rejoint au Hâvre par sa femme et deux enfants en bas âge, il s'embarqua sur un navire qui se rendait par le Cap Horn en Californie. Là, sa femme, épuisée par les fatigues du voyage, mourut presqu'en débarquant. Mais lui-même se mit courageusement aux affaires, se fit interprète, courtier, agent d'assurances ou marchand d'étoffes, et gagna rapidement 50 ou 60,000 dollars, somme suffisante pour jouir en Allemagne d'une honnête aisance. Rien de magique comme le succès pour attendrir la police. Grünewald, le Californien prospère, obtint facilement la grâce de Grünewald, le banni. Pourvu d'un pardon en bonne forme, il liquida prudemment ses affaires, plaça ses fonds chez un banquier Allemand de New-York et se rembarqua pour

Hambourg, avec ses deux jeunes enfants. Sa rentrée en Allemagne fut un véritable triomphe. La proscription a tant de prestige, quand elle revient au pays natal avec l'auréole d'une jolie fortune ! Le roi de Bavière, Maximilien II, prince libéral et protecteur des lettres, lui fit proposer une place de professeur à l'université de Munich. Grünewald se fit prier quelque temps. Il aimait son indépendance et composait un ouvrage sur l'avenir de la race Teutonique aux Etats-Unis. Le roi redoubla ses instances et la générosité de ses offres, promit une liberté complète, et Grünewald se laissa séduire. Peu de temps après, il épousa en secondes noces une jeune fille, fort belle, renommée par ses talents artistiques. Riche, considéré, heureux dans ses affections, confiant dans l'avenir, Grünewald pouvait philosopher à son aise et s'élever sans péril aux conceptions humanitaires les plus transcendantes.

Un soir, nous étions ensemble au théâtre où l'on jouait Don Carlos, tragédie de Schiller, le poëte national de l'Allemagne. Don Carlos est une pièce assez froide, sans intérêt, sans situations dramatiques. On y voit un prince Espagnol rêveur et mélancolique comme Werther ou comme un étudiant allemand du dernier siècle, un chevalier de Malte qui dogmatise sur les droits des peuples et donne des leçons de libéralisme à Philippe II. Néanmoins, l'impression est grande. Un souffle puissant, un génie mâle et sympathique anime toutes ces berquinades. J'étais captivé. Quant à Grünewald, il

ntrée
crip-
na-
ière,
tres,
é de
nait
enir
bla
e li
de
lle,
he,
'a-
'é-
us

on
al
e,
it
r-
e,
s
.
-
s
l

s'
tr
fl
ti
L
a

o
"
"
"
"
"

i
r

g
r
d
d
a
V
I
I
(
f

s'agitait et tressaillait, comme sous une machine électrique. Je voyais son enthousiasme monter et se gonfler, par degrés, jusqu'au paroxysme. Quand nous sortîmes, il étouffait ; il avait besoin d'air, de locomotion. La nuit était belle, nous fîmes quelques tours dans les allées du Kursaal.

Grünewald était exalté, fiévreux : il parlait par saccades et par aphorismes : " Vous ne pouvez pas, me di-
" sait il, sentir comme moi la profondeur et la portée
" immense de cette pièce. C'est une inspiration essen-
" tiellement Germanique. Notre caractère, notre mis-
" sion dans le monde moderne s'y trouvent révélés, avec
" des accents prophétiques."

— Mais ne pourriez-vous, lui dis-je, vous faire son interprète auprès des profanes, expliquer cette révélation mystérieuse aux simples mortels ?

— Vous êtes Français, me répondit-il, en secouant gravement la tête. Vous recherchez le bruit, la renommée, les vanités de l'influence politique et de la prépondérance militaire. Il vous faut de la pompe, des fêtes, de grands appareils, des surexcitations des sens, comme aux nations de l'antiquité. Voilà pourquoi vos gouvernements sont et seront toujours absolus. Par Louis XI, Richelieu, Louis XIV, Robespierre, Napoléon Ier, Napoléon III, vous continuez le Césarisme romain dans le monde moderne. C'est une mission qui vous flatte et que nous ne vous envions pas. Pour la remplir,

il vous faut la centralisation administrative, des préfets autocrates, une police renouvelée de Tibère. . . . . . .

—Merci de la description, lui dis-je, elle me flatte " en effet, comme couleur et comme perspective nationale. Et votre rôle à vous, je suppose, est de faire " contraste.

—Nous, dit-il, avec un sourire extatique, " nous " sommes la réflexion, le bon-sens, l'indépendance d'esprit, la négation de la force brutale, nous sommes la " pensée moderne. Nous répudions toute tyrannie; " nous méprisons la gloire militaire. Notre idéal, c'est " la grandeur intellectuelle, la force morale, la paix de " la conscience. Voyez la famille allemande. Quelle " union de cœur, quelle activité au travail, quelle discipline et, en même temps, quelle indépendance! Telle " est l'image que nous tendons à réaliser dans la politique. La centralisation n'est pas faite pour nous. " Elle ne peut prendre racine sur notre sol, parce qu'elle " choque nos instincts, nos sentiments les plus chers. " Vous raillez nos petites principautés, nos capitales " microscopiques, nos électeurs, grands-ducs et ducs aux " existences bourgeoises. Nous, Allemands, nous les " aimons, nous en sommes fiers. Cette division, ce " morcellement des forces gouvernementales nous garantit contre le despotisme et les tentations belliqueuses. C'est par elle que s'opère chez nous, et dans " le monde, la diffusion pacifique de notre génie."

L'Allemagne d'aujourd'hui ne répond guère à cette

description bucolique. Mais en 1860, elle offrait un aspect patriarcal. C'était une terre de promission pour les rêveurs, les artistes et les dilettante. On y respirait l'optimisme. Les conflits, les haines politiques s'y changeaient en molles contemplations, pleines de douceur. Ses allures paisibles éloignaient toute idée de guerre et d'antagonisme. On s'étonnait que des êtres civilisés pussent ambitionner d'autres plaisirs que de pacifiques tournois sur les arts et la philosophie, des excursions, des pélerinages romantiques et des recherches d'archéologie. J'écoutai donc Grünewald avec certaine complaisance, et, tout en faisant mes réserves intérieures, en le trouvant trop dur et trop hautain pour la France, j'accueillais en écolier docile ses leçons. La soirée était magnifique. On aimait à se figurer l'humanité entière germanisée pour causer avec les étoiles ou rêver d'amour, pour respirer les vivifiantes émanations des montagnes, en face de châteaux poétiques, de parterres fleuris et de cygnes ondulant avec grâce sur l'onde argentée. Mis en appétit par notre promenade et nos dissertations esthétiques, nous entrâmes à la salle de restauration, pour souper. A peine étions-nous assis, qu'un grand fracas de bottes à éperons, de sabres et de jurons se fit entendre, et nous vîmes arriver trois officiers prussiens appartenant à la garnison de Mayence. Ces messieurs sortaient de la salle de jeu, où, sans doute, ils avaient perdu quelques florins, car ils paraissaient de méchante humeur. Ils s'établirent bruyamment auprès de nous, après avoir renversé deux ou trois chaises, commandè-

rent avec hauteur un frugal souper et s'enfoncèrent dans la lecture des journaux.

—Mille tonnerres! dit l'un d'eux subitement. Voici du nouveau. Garibaldi vient d'entrer à Naples en triomphe. Ces misérables Napolitains l'ont proclamé dictateur.

—Quoi d'étonnant? répondit le second. N'est-ce pas le chef qui convient à ce pays de bandits?

—La fraude et la violence, ajouta sentencieusement le troisième. On reconnait la main des Napoléon.

—Ma foi! reprit le premier: la France et l'Italie se valent: ce sont de dignes alliés. Il n'y a plus de traités, plus de droit, plus de morale. Le monde appartient aux plus effrontés.

—Bon! la morale! tu me fais rire, vieux Muhrmann, avec tes jérémiades édifiantes. Sommes-nous des soldats ou des rabâcheurs humanitaires? Voici, dit-il en frappant sur le fourreau de son sabre, le vrai professeur de morale, le grand redresseur de torts, le consolateur de nos afflictions. Voilà celui qui doit mettre à la raison les Français. N'est-ce pas vrai, Raubstein XII?

—Parbleu! dit Raubstein XII; se qui se passe a lieu par notre faute. Nous avons abandonné l'Autriche, déserté la cause de l'Allemagne. Qu'arrive-t-il? On nous arrache l'Italie. L'Italie, notre domaine, notre fief, notre dépendance! mais nous saurons la reconquérir.

—Nous y rentrerons comme Othon, ou comme Fré-

dério Barberousse, dans Milan, la lance au poing, par des pans de murailles abattus tout exprès pour nous recevoir. Vous vous rappelez le tableau de Schnorr.

—Et les Garibaldiens, qu'en ferons nous ?

—Des ténors et des figurants de théâtre. Ce sera les rendre à leur vocation.

—Halte-là, camarades, dit Muhrmann. La stratégie avant tout : Vous oubliez que le vrai chemin de l'Italie, c'est la France. C'est à Paris que nous prendrons les clefs de Milan, Gênes, Florence et que nous forcerons, au besoin, le quadrilatère.

—Garçon, dit Raubstein XII, qui paraissait le moins décavé, une bouteille de Champagne et trois verres. Amis, à la prochaine campagne de France. Diable ! quel affreux vinaigre ! La peste soit des empoisonneurs qui font mor[illegible] la piquette du Rhin ; c'est une industrie malfaisante. Camarades, n'est-ce pas une indignité de verser une pareille drogue, pour deux thalers, dans des gosiers comme les nôtres ?

—Oui, dit Muhrmann ; ces bons Allemands sont d'infâmes coquins. Il n'y a rien à faire avec eux. Le Champagne sérieux, consciencieux, n'existe qu'en France, et c'est là morbleu qu'il faut le chercher. Nous nous le ferons verser gratis par les Champenoises.

A cette charmante plaisanterie, tous trois éclatèrent de rire.

Je regardai Grünewald, avec un sourire un peu contraint : " Eh bien ! lui dis-je, votre bergerie me semble un peu se changer en caverne de loups.

—Bah ! répondit-il, en haussant les épaules. Je les connais ; ce sont trois junkers, c'est-à-dire trois hobereaux de Poméranie. Criblés de dettes, incapables de travailler honnêtement, ce sont des existences Catilinaires ; leur industrie est la rapine, leur idéal le pillage. Ce sont des prolétaires qui réclament le droit au travail, c'est-à-dire des tueries fructueuses ; pour eux, comme pour le reître ou le lansquenet du XVe siècle, le bourgeois est un vassal corvéable. Sa seule mission est de préparer à leur usage des maisons comfortables, des diners copieux et succulents, des armoires et des coffre-forts bien remplis. Mais vous voyez que ces godelureaux se plaignent du chômage. Leurs pitances sont maigres, leurs perspectives peu brillantes. Ils ont beau tempêter, enfler leurs rodomontades, ils sentent que leurs beaux jours sont passés, que le développement libéral de l'Allemagne les rejette comme des scories encombrantes. Leur morgue, leur outrecuidance, leurs vanteries sont tout-à-fait démodées, même en Prusse.

—C'est singulier, dis-je alors : la Prusse me paraissait avoir peu changé depuis Frédéric-le-Grand. Elle me fait l'effet d'une immense caserne.

—C'est une erreur, reprit-il après un instant de réflexion ; un magnifique essor libéral s'y prépare. Le dernier roi Frédéric-Guillaume était un mystique,

u con-
ble un

Je les
hobe-
les de
Jatili-
llage.
avail,
omme
bour-
st de
, des
offre-
delu-
sont
beau
eurs
il de
ntes,
sont

rais-
Elle

ré-
Le
ue,

épris de romantisme, de droit divin et de moyen-âge. Dans cette confusion du rêveur, de l'archéologue et du politique, ses facultés mentales se sont dérangées. Il vient de faire une fin lamentable. Laissons en paix sa mémoire. Son successeur, Guillaume, est un esprit large, plus ouvert aux idées modernes. D'ailleurs, c'est un caractère faible ; on le mènera facilement. Depuis 1850, le système constitutionnel est en Prusse une réalité. L'opposition ne s'y compose pas, comme en France, de déclamateurs ou d'énergumènes ; mais de penseurs, d'esprits méditatifs, ayant, par des procédés scientifiques, déterminé la loi du progrès rationel dans les sociétés. De tels esprits peuvent braver en face toute tyrannie ; ou plutôt, ils n'ont qu'à se montrer pour faire évanouir les gnômes et les farfadets, toutes les larves féodales ou théocratiques de l'ancien régime.

—Et quel nom porte cette école nouvelle de libérateurs ?

—C'est le parti national-libéral. Les élections prochaines vont lui donner la majorité dans le parlement de Berlin. Son premier soin sera de mettre à la raison les traineurs de sabre. Vous aurez de leurs nouvelles avant peu.

—Et l'Europe serait délivrée de la guerre, des conquêtes, et des armées permanentes par la Prusse ?

—Oui ! la Prusse va personnifier le génie civilisateur de l'Allemagne ; c'est-à-dire la conscience humaine dans

ses aspirations les plus hautes, la moralité internationale, la vraie liberté. Voyez plutôt....

—Pardon ! interrompis-je. Il est un peu tard pour commencer la démonstration de votre théorie. Minuit sonne ! Moi qui ne personnifie rien, qui n'ai pas de mission humanitaire, je vous demande la permission d'aller dormir.

—Toujours légers, toujours facétieux, ces Français, murmura Grünewald, en allumant un nouveau cigare et en commandant une nouvelle choppe de bière, plus impatient de lire les journaux du soir que de rentrer au toit domestique.

Je revins chez moi, tout pensif, impressionné, plus que je n'osai me l'avouer, par les propos soldatesques et les figures de ces officiers, à l'expression si dure et si menaçante. Un instinct secret me faisait pressentir dans cette apparition fugitive un formidable danger pour la France.

Bah ! me dis-je, pour dissiper ces appréhensions, quand même l'Allemagne nous attaquerait et se joindrait à l'Autriche, nous avons toujours un allié sûr, l'Italie, dont la reconnaissance pour nous est à toute épreuve !

II.

Six ans après, en 1866, je résidais moi-même à Munich, et je voyais s'accomplir, sous les coups d'une diplomatie entreprenante, la désorganisation du vieil édifice Germanique. Tous ces royaumes, toutes ces principautés si florissantes se sentaient minées, au sein de leur prospérité, par un pouvoir souterrain et irrésistible. Une association populaire s'était formée en Allemagne pour réunir toute la force de la nation, entre les mains de la Prusse. C'était la démocratie conspirant pour le Césarisme. Des comités siégeaient dans les villes et délibéraient au grand jour, sur le meilleur moyen de déposséder rois, princes et grand ducs ; leurs décisions étaient accueillies comme la sentence d'un tribunal Wehmique par la presse. En face de cette agitation, les pauvres monarques étaient désarmés, impuissants ; il leur fallait faire bon visage aux artisans de leur ruine, acclamer les préparatifs de leurs funérailles. Si l'un d'eux faisait mine de se défendre, de s'assurer une alliance en vue du danger, de furieuses clameurs s'élevaient pour dénoncer sa forfaiture envers le pays, son intelligence avec l'ennemi héréditaire, et le delinquant princier s'humiliait, il livrait sa dernière sauvegarde, ses prérogatives les plus précieuses, pour obtenir un sursis du géant prêt à le dévorer.

Seule, parmi les états secondaires, la Bavière, royaume de cinq millions d'âmes, pouvait résister au courant destructeur et défendre sérieusement son autonomie. Son importance, ses traditions, sa foi religieuse, l'esprit conservateur de ses habitants, tout semblait la prédestiner à ce rôle—Mais son jeune roi, Louis II, avait en tête bien d'autres soucis. Pour ce prince, la grande question, la seule affaire était la musique du compositeur Wagner, la musique de l'avenir, dont il s'était fait le patron et l'initiateur attitré. Le Wagnérisme, à ses yeux, était plus qu'une théorie musicale, c'était la rénovation du monde intellectuel par l'empire des sons, un pouvoir magique qui devait, sans efforts, perfectionner les hommes en général, et la Bavière en particulier. Aussi Wagner avait-il sur lui bien plus d'influence et d'ascendant que tous ses ministres. Chacun de ses opéras, le *Voltigeur Hollandais*, *Rienzi*, *Tannhaüse* , *Löhengrin*, était monté avec magnificence aux frais de la cassette royale. C'étaient les grands événements de Munich. Un d'entre eux, "*Tristan et et Iseult*," fut préparé pendant trois mois comme une entreprise d'immense portée, capitale pour les destinées du royaume. Le roi suivit les répétitions, donna des conseils sur les décors et sur les costumes, fit venir à ses frais des chanteurs, des instrumentistes. Mais malgré ses efforts, ses dépenses, son enthousiasme et la docilité loyale du public, la chute fut épouvantable. On vit des spectateurs tomber en syncope, d'autres saisis de rires convulsifs,

d'autres enfin quitter la salle avec des symptômes d'égarement. Il fallut retirer la pièce après la troisième représentation. Le roi, désespéré, se vengea du public en augmentant la subvention du compositeur.

Je voyais assez fréquemment Grünewald, dont le salon était un rendez-vous de beaux-esprits, une Académie d'art, de philosophie et de politique. Munich était alors appelée l'Athènes de l'Allemagne et justifiait ce titre par l'éclat qu'y jetaient les beaux-arts, la science et certaines branches de littérature. La pinacothèque la glyptothèque, ces splendides collections de tableaux et d'art antique, avaient attiré dans son sein des peintres et des sculpteurs éminents. Le plus grand chimiste de notre siècle, Justus Liebig y terminait sa brillante carrière dans une élégante maison, présent du roi Louis Ier, située près des Propylées. Un laboratoire pour les expériences du savant, un amphithéâtre pour la leçon du professeur, complétaient cette habitation, et faisaient de la gloire scientifique un appendice de la vie privée. Quant aux célébrités littéraires, on ne les comptait pas. Poëtes, romanciers allaient, pendant l'été, chercher l'inspiration dans les délicieuses vallées du Tyrol ; les historiens, les compilateurs avaient sous la main une bibliothèque de 400,000 volumes, la première du monde, après celles de Paris, du Vatican et du British Museum. Chaque jour voyait éclore une œuvre d stinguée de fantaisie, de critique ou d'érudition. On allait dans les ateliers de Kaulbach, de Piloty, de Zumbusch admirer des cartons ou des ébau-

ches qui, plus tard, ont brillé dans les expositions internationales et font l'ornement des musées. Tel était Munich, il y a douze ans. Son aspect riant, son activité pacifique reposaient agréablement les yeux et les esprits assombris par la physionomie morose de Berlin. Là, tout révélait les préparatifs d'un complot: l'air mystérieux, émigmatique des figures, l'obscurité agressive des discours, l'activité fébrile des états-majors et des arsenaux, les longues files de canons sans cesse en mouvement dans les rues—Ici, au contraire, la bonhomie, l'insouciance, l'expansion cordiale, l'union agréable d'une existence facile avec des goûts distingués. Aussi, Munich était-il recherché par les étrangers. On y voyait beaucoup d'Anglais, des Russes et même des Américains.

Grünewald se piquait de fraterniser avec tous les systèmes. Son cénacle était éclectique au suprême degré. En philosophie, la note dominante était le Darwinisme; des naturalistes venaient, chaque soir, apporter joyeusement la nouvelle de découvertes dans le monde microscopique, démontrant la parenté de l'homme et du singe. Cependant on pouvait à la rigueur, avec quelques précautions oratoires, se dire déiste et même chrétien, sans provoquer trop d'indignations. En littérature, pas d'exclusivisme. On vénérait Shakespeare, le Dante, Calderon, Lope de Vega; on les appelait sublimes, immenses, gigantesques. Mais on exaltait aussi les poëtes Slaves, Norvégiens, Finnois: chez tous, on reconnaissait l'étincelle divine, le trait de famille, c'est-à-dire l'affinité

Germanique. Mais les apothéoses de première classe étaient pour les Chinois, les Perses, les Japonais, les Hindous. Le Ramayana était mis bien au-dessus de l'Iliade. Un soir, une dame de New-york cita deux poëtes américains, parfaitement inconnus en Allemagne. Un double diplôme de "génies puissants" leur fut délivré à tous deux, séance tenante. Une seule catégorie était exclue de ce banquet somptueux ouvert en permanence aux glorioles littéraires de toutes les nations; c'étaient les écrivains français. On eût dit un parti pris de les ignorer. Parfois, on les mentionnait avec une pitié dédaigneuse, comme des rhéteurs ou des poëtes byzantins. Pour me consoler, on vantait beaucoup les comédies du Palais Royal, les romans de Mr. Flaubert, et l'on proclamait les Français sans rivaux dans l'opéra-bouffe.

J'avais donc carte blanche pour louer Orphée-aux-Enfers, Barbe-bleue et la belle Hélène ; mais en dehors de ces bluettes, j'aurais été mal reçu à parler musique. Il semblait que ce fût une science mystérieuse et cabalistique interdite aux profanes. Seuls, quelques initiés pouvaient s'aventurer sur ces hauteurs transcendantes. Ils aimaient à s'exprimer en langage mystique et ténébreux, comme il convient aux oracles. Mais au travers de ces nuages, on entrevoyait la musique comme une effluve spirituelle, remplaçant avec avantage toutes les religions. Un compositeur, un maître de chapelle, un chanteur même n'étaient plus de simples mortels. C'é-

taient des voyants, des révélateurs légiférant, comme Moïse et Mahomet, sur des pics, avec des cornes lumineuses, à la lueur fauve des éclairs, au bruit de la foudre.

Parmi ces inspirés, madame Grünewald occupait une place éminente. Le rôle de sybille allait bien à ses traits expressifs, à ses yeux bleus, à son front blanc, encadré dans une opulente chevelure blonde. Pour mission spéciale, elle s'était proposé la conversion d'un secrétaire de la légation italienne, descendant en droite ligne des ducs d'Este, et s'efforçait de lui faire apostasier Rossini, Donizetti et Bellini pour Wagner. Le jeune diplomate, ténor léger et beau ténébreux, défendait ses bardes d'Ausonie en bon patriote. "Ils ont chanté notre infortune, disait-il, ils ont été nos consolateurs ; c'est par eux que nous avons exhalé nos aspirations et protesté contre le joug étranger." Et comme démonstration, il gémissait les élégies plaintives de *Norma*, de la *Somnambule* et de *Bélisaire.* Alors la pythonisse redoublait ses incantations, et perlait des fugues fatidiques. Sous ses doigts, les siècles volaient et disparaissaient. On voyait Memphis, Ninive, Babylone avec leurs monuments monstrueux, leurs sphynx ; on comprenait leurs hiéroglyphes ; un instant après, c'était Ossian, le chant de Fingal, sur les plages du Nord ; on entendait le bruit monotone des vagues, le cliquetis des claymores ; puis c'étaient des tempêtes où tous les éléments semblaient déchaînés, l'Erèbe qui sortait de ses

profondeurs, Belzébuth, Astaroth, qui se dressaient formidables et s'incarnaient dans la philosophie allemande pour changer la face de la terre et refaire à neuf toute la création. Alors la jeune Italie était subjuguée ; elle s'élevait à l'intuition de l'Allemagne et c'étaient des contemplations aériennes, des extases, des ravissements.

En politique, tous les systèmes, toutes les prétentions étaient reçues, choyées, applaudies comme des pièces ou comme des acteurs, d'un genre différent sur le même théâtre. Le droit populaire et le droit divin, le principe des nationalités et la tradition historique, les utopies démocratiques et les rêveries féodales, le droit géographique, l'anthropologie ; toutes les théories, toutes les affirmations fantaisistes, se donnaient librement carrière, tantôt dans des solos brillants avec fioritures, tantôt en concertos symphoniques, et dans l'accord le plus fraternel. On flétrissait les oppresseurs, mais on réclamait des despotes éclairés pour faire le bonheur des peuples, détruire l'ignorance, guider l'humanité dans les voies mystérieuses. Puis il y avait les nations providentielles, les nations qui, par leur génie, leurs vertus spécifiques, pondérables ou impondérables, ont un droit supérieur à la morale vulgaire ; des nations prédestinées, élues, qui doivent absorber la substance des autres. On convenait que leur devoir était de fonder de grands empires, de remporter d'éclatantes victoires, d'annexer des provinces, de réduire par le fer et le feu les

récalcitrants, de dominer les vaines résistances. Ainsi la race teutonique était évidemment placée au centre de l'Europe, comme le soleil au centre du système planétaire, pour rayonner, échauffer, dissoudre, assimiler. Qu'étaient-ce que la Pologne, la Bohême, le Danemark, la Hollande, sinon des constellations inférieures, dont le devoir était de graviter autour du grand foyer lumineux? Hors de l'Europe, il y avait les Anglo-Saxons; c'étaient des soleils détachés, exerçant en Asie, en Afrique, en Amérique, le même droit indiscutable, le même devoir d'absorption. De cette hiérarchie internationale dépendaient la paix, l'ordre, la félicité des peuples et l'avenir de l'humanité.

Grünewald écoutait ces divagations avec une sérénité olympienne. Quand je lui faisais remarquer l'incohérence des théories émises, le danger inévitable que leurs conflits devaient susciter, il souriait avec une pitié dédaigneuse.

—On ne peut changer ses instincts, me répondait-il : Vous êtes latin, c'est-à-dire autoritaire : tantôt révolutionnaire, tantôt théocrate, vous jugez en vertu de dogmes et de principes absolus. Le génie germanique, au contraire, procède comme la nature, par la germination spontanée des idées, des sentiments, des tendances. L'humanité, pour vous, est un jardin de Lenôtre, avec des allées bien droites, des arbres bien raides, rasés comme des courtisans de Versailles; pour nous, c'est

une forêt où les branches s'entrecroisent sans se nuire, où l'harmonie naît de la diversité.

—C'est fort ingénieux comme comparaison, répliquai-je, mais les forêts contiennent aussi des bêtes fauves ; et les carnassiers ne s'entendent pas toujours pour la chasse et le dépècement de leurs proies. J'admets que les aigles s'entr'aident fraternellement ; il peut être dangereux parfois d'exclure le lion du partage. N'est-il pas vrai, M. Gillmore, ajoutai-je, appelant à ma rescousse le sentiment britannique.

—Oh ! dit M. Gillmore, avec une nonchalance superbe, je ne saurais me prononcer ; l'Angleterre est si désintéressée dans tous les conflits d'Europe !.... Sur une question asiatique, je serais moins incompétent.

—C'est comme nous aux Etats-Unis, ajouta le mari de la New-Yorkaise. Nous faisons nos affaires chez nous, sans nous occuper des principes.

—Vous le voyez ! reprit triomphalement Grünewald, c'est le bon-sens anglo-saxon qui prononce ! oh ! la sève germanique ! Nous sommes parents par l'initiative et le sentiment de la liberté !

—Soit, répliquai-je, moi, Latin et Byrantin, j'ai toujours cru, je crois encore que la liberté sans principes est la lutte grossière de nos égoïsmes, et qu'au lieu d'éclairer les intelligences, elle les obscurcit. Elle sème la haine et la guerre, fait couler des flots de sang et finit toujours par s'incliner devant les décisions de la force.

Cependant la crise se précipitait. On avait appris l'alliance de la Prusse avec l'Italie contre l'Autriche, et les sommations hautaines du cabinet de Berlin aux états de la confédération germanique. Quelques jours après, M. de Savigny, ministre de Prusse à Francfort, déclara, en pleine diète, que le pacte fédéral était déchiré, et que son maître allait tirer l'épée pour imposer à l'Allemagne entière un nouveau régime. Devant cette audace inouïe, il y eut un instant de profonde stupeur. Puis on s'organisa pour la résistance. La Bavière, le Wurtemberg, Bade, Hesse-Darmstadt levèrent des troupes en toute hâte et les massèrent sur les bords du Mein, sans direction, sans plan d'attaque ou de défense, sans unité dans le commandement. Les troupes confédérées se répandirent dans les riches plaines de la Franconie. C'étaient de belles troupes, des soldats superbes, pleins d'entrain et d'ardeur. Malheureusement, personne n'utilisait leurs qualités militaires, et toute leur activité se dépensait à faire bombance, à se verser des rasades de bière, à faire retentir les brasseries de chants belliqueux. Pendant ce temps, trois corps Prussiens envahissaient le Hanovre et capturaient l'armée hanovrienne toute entière. L'infortuné souverain de ce petit royaume, aveugle depuis de longues années, dut prendre le dur chemin de l'exil et se réfugier en Autriche. Les duchés de Brunswick, de Weimar-Gotha, de Lippe, la Hesse-Electorale, le Duché de Nassau, tout le nord de l'Allemagne, tombèrent, sans coup férir,

entre les mains des envahisseurs. Mais cette conquête d'un royaume et de dix principautés n'était qu'un lever de rideau. Le drame principal allait se jouer en Bohême que le roi de Prusse avait envahie en personne, à la tête de 300,000 hommes. L'Autriche, disait-on, était prête. Son armée formidable en nombre et renforcée des troupes saxonnes, était massée près de Prague. Son infanterie était magnifique, son artillerie excellente, sa cavalerie sans égale. Le plan de son général-en-chef, Benedek, était un mystère, mais tout le monde le proclamait infaillible. La confiance dans le succès de l'Autriche s'accrut quand on apprit la victoire de l'Archiduc Albert à Custozza, sur Cialdini. *Felix Austria !* disait-on ; tous les paris étaient pour elle ; avec elle aussi les vœux de l'opinion libérale. Grünewald flétrissait éloquemment les menées tortueuses de la Prusse : " Ce n'est pas une politique allemande, disait-il ; non ; c'est une entreprise de conspirateurs. C'est ainsi que les Sforza, les Borgia s'emparaient de la tyrannie dans les républiques italiennes, à l'aide de sbires et de condottiere. Le génie allemand répugne à ces procédés. Nous sommes des philosophes, nous sommes la pensée, le rationalisme. Nous prétendons ne pas être menés à coups de sabre."

—C'est juste, ajoutai-je. On devrait y mettre plus de façons et vous endoctriner avec des professeurs, et non pas avec des canons.

—La Prusse nous méconnait et se trompe d'époque,

reprenait Grünewald en s'animant. L'Allemagne de Hegel, de Fichte, de Feuerbach n'est plus celle de Tilly et de Wallenstein. On ne change plus les croyances des peuples avec des soudards. Aujourd'hui, la force ne peut rien sur l'intelligence: les bataillons, les armées se fondent au rayonnement de la liberté.

—Evidemment, dit M. Gillmore ; l'Angleterre, avec sa constitution et la responsabilité ministérielle, est beaucoup plus forte que la Russie.

—" La vraie grandeur, dit l'Américain, c'est la fidélité à ses engagements, le respect pour les droits d'autrui."

Le descendant des ducs d'Este était abattu, inerte. Madame Grünewald, par des accords lugubres et des gammes compatissantes, s'efforçait de consoler cette grande infortune.

Deux jours après, des rumeurs énigmatiqnes faisaient frissonner toute la ville. Les deux armées s'étaient rencontrées à Kœnigsgrœtz, près de Prague; une grande bataille était engagée. Vers deux heures, des télégrammes annoncèrent que les Autrichions avaient l'avantage; leur artillerie avait fait d'affreux ravages dans l'armée prussienne, leur cavalerie exécuté des charges victorieuses. Puis subitement, les télégrammes s'arrêtèrent, un grand silence se fit pendant quelques heures; les amis de l'Autriche purent se réjouir toute la nuit; mais le lendemain, quelle horrible vision les attendait au réveil! L'armée autrichienne en déroute, avec une perte de 25,000 hommes, semant ses blessés, ses équi-

pages, ses affûts brisés, sur les chemins de traverse— le roi de Prusse entré vainqueur dans Prague, maître en un jour de toute la Bohême ; enfin, l'Allemagne centrale découverte et devenue, sans combat, la proie du vainqueur. Ce fut alors une série de nouvelles terribles, éclatant coup sur coup et projetant de sombres lueurs, comme des coups de foudre. Une armée prussienne était entrée à Francfort, qu'elle rançonnait en ville conquise. Les Badois, les Wurtembergeois, avaient traité séparément avec la Prusse et s'étaient retirés de la ligue. Les Bavarois isolés s'étaient défendus dans Würzbourg avec un courage héroïque et, vaincus par le nombre, s'étaient repliés sur Augsbourg. Les Prussiens, maîtres de Nuremberg, n'étaient plus qu'à cinq ou six journées de Munich. Moins de deux semaines avaient mis l'Allemagne à leur discrétion. C'en était fait des principautés et des royaumes secondaires.

Parmi la confusion et la panique universelles, le jeune roi conservait un flegme inaltérable et semblait étranger à toute émotion. Solitaire, presqu'invisible, il vivait dans un château romantique, aux bords d'un lac, et faisait de longues excursions à cheval dans le Tyrol, absorbé dans sa rêverie de poëte, trompant sans doute ses perplexités royales par les fatigues du corps et les caprices de la fantaisie. Etait-ce manque d'énergie, dégoût des affaires et des occupations sérieuses, comme on le prétendait dans quelques salons frondeurs de Munich ? Non, car les facultés de ce prince étaient

éminentes. C'était la mélancolie d'une âme froissée et réduite aux protestations intérieures. C'étaient la naïveté, la jeunesse prise au dépourvu par le triomphe de la force et cherchant dans l'idéal un refuge contre les menées tortueuses de la politique.

Au moment suprême de la crise, le premier ministre força la consigne et fit signer au jeune prince une lettre adressée à l'Empereur Napoléon, pour réclamer l'intervention de la France en faveur de la Bavière écrasée. Le baron de P......, allié à la famille d'Eugène Beauharnais, partit en toute hâte avec cette missive pour les Tuileries, fut reçu par l'Empereur en audience particulière, et fit appel à des souvenirs, à des liens étroits de parenté, pour obtenir sa médiation. Quelques heures après cette entrevue, des instructions étaient envoyées à Mr. Benedetti, notre ambassadeur auprès du roi de Prusse, pour préserver la Bavière d'un démembrement. A cette époque, malgré des fautes déjà trop visibles, la voix de la France était encore prépondérante en Europe; la Prusse, même au lendemain d'un immense triomphe, écoutait encore avec déférence nos suggestions. Quinze millions de florins furent exigés de la Bavière au lieu d'une province, et l'intégrité de ce royaume fut sauvée.

Ce fut avec joie que nous reçumes cette nouvelle à la Légation de France, à laquelle j'étais alors attaché. Dans l'écroulement de notre politique traditionnelle, c'était une consolation d'avoir préservé ce der-

nier débris du vieil équilibre européen et d'avoir resserré nos liens avec la Bavière par un patronage efficace. Je me rendis le soir même chez Grünewald, le cœur dilaté. C'était le jour de ses réceptions. Le cénacle était au complet; tous les habitués à leur poste. Le vaincu de Custozza, complètement réconforté et décidément converti à la musique allemande, jouait à quatre mains avec Made Grünewald, l'ouverture de Tannhausen. Une expression d'allégresse était empreinte sur toutes les figures.

Je ressentis une commotion indicible. Sans bien m'en rendre compte, je compris que mon arrivée était un trouble-fête, qu'elle jetait de l'embarras et quelque froideur dans la réunion. Bientôt des regards malins s'échangèrent; j'entendis des chuchotements, je vis se dessiner des sourires.

—Oui, disait Grünewald, d'un ton doctoral et en terminant une phrase, c'est une solution aussi belle qu'inattendue; l'unité germanique, sortant du sein même de nos divisions. Pour préparer une œuvre aussi merveilleuse, il fallait une tête bien puissante. C'est le génie allemand s'arrachant aux contemplations idéales pour s'incarner enfin dans la guerre et la politique. C'est un spectacle grandiose, une sublime éclosion.

—Quel lyrisme ! lui dis-je assez intrigué. Quel est le triomphateur auquel vous tressez des couronnes et qui vous rend émule de Pindare ?

—Vous êtes diplomate, me répondit-il assez ironiquement. Vous devez être au courant des nouvelles.

—Oui, repris-je ; et j'ai le plaisir de vous annoncer, pour la première fois depuis bien longtemps, qu'elles sont bonnes.

—Oh ! bonnes, bonnes ! Il faudrait savoir dans quel sens.

—Mais, dans le vôtre et dans le mien ; dans le sens de l'intérêt que nous soutenions hier ensemble. Vous connaissez l'appel de la Bavière à l'empereur et la médiation de la France à Nikolsbourg. Un télégramme, arrivé aujourd'hui même, annonce que les efforts de notre ambassadeur ont réussi. Les préliminaires de paix sont signés. La Bavière est garantie d'un démembrement. Son intégrité est sauvée.

A ces mots, l'orgueil germanique fit explosion chez mon interlocuteur.

Sauvée par la France ! s'écria-t-il ; non, la Bavière n'est plus la protégée ni la vassale de la France. Une autre main, une main allemande s'est tendue pour la tirer de l'abîme.

Et quelle est cette main ?

—Celle de la Prusse. Oui, vous le voyez. Je suis mieux informé que vous, ou du moins mes nouvelles sont plus récentes que les vôtres. Un traité d'alliance offensive et défensive vient d'être conclu entre les rois de Prusse et de Bavière.

D'alliance ! m'écriai-je, quand les plaines de Würzbourg sont encore fumantes de sang bavarois et de sang prussien ! c'est impossible.

—Oh ! reprit-il ; vous êtes bien sentimental, mais rassurez-vous ; le sang allemand ne sera plus versé, je l'espère, par des mains Allemandes. Malheur à ceux qui, pendant des siècles, ont vécu de nos divisions !

En parlant ainsi, Grünewald s'était transfiguré. L'idéologue, le discoureur éclectique et débonnaire avait disparu, ses yeux avaient un éclair farouche ; ses lèvres frémissaient. Je croyais voir un prêtre d'Odin ou de Thor, de ces divinités teutoniques toujours altérées de carnage. Son front tourné vers le Rhin semblait étinceler sous le casque à pointes. C'était l'Allemagne qui se livrait, comme une bacchante, à l'ivresse inespérée du succès et qui, lasse d'une longue dissimulation, se délectait d'avance aux voluptés de la Force, de la puissance matérielle. Ce fut toute une révélation.

—C'est vous, m'écriai je, qui parlez ainsi ! Vous, l'homme de 1848, le martyr des aspirations libérales ! vous vous enrôlez parmi les thuriféraires du canon Krupp et du fusil à aiguille ! Je ne vous reconnais plus, je l'avoue.

—Je n'ai pas changé, me répondit-il, avec la calme assurance du rhéteur et du sophiste inconscient d'une apostasie. C'est l'idéal de 1848 ; c'est l'unité allemande qui triomphe. C'est l'œuvre des Walker, des

Gagern, des Dahlmann qui se couronne glorieusement par trois hommes d'action : Roon, Moltke et Bismark.

—*V*ous n'avez pas changé, m'écriai-je alors, ne pouvant contenir mon émotion. Eh bien ! je vous crois. J'étais injuste et vous calomniais en imputant à votre passé des rêves, des illusions désintéressées. J'oubliais qu'en 1848, la démocratie allemande acclamait Radetzki, après sa victoire de Novare et le bombardement de Milan, qu'en 1859, l'émancipation de l'Italie par la France exaspérait votre patriotisme. Non, vous n'avez jamais été des rêveurs, ni des utopistes. Tous vos systèmes de politique et de philosophie sont un ramage trompeur qui cache l'oiseau de proie.

—A propos de musique, dit le conciliant Gillmore, vous savez que le nouvel opéra de Wagner, les *Meistersaenger*, sera joué prochainement. Les répétitions ont commencé hier. C'est une musique *divine* et les décors sont *superbes*.

—Mais non, dit l'américain. Tout est suspendu par un fatal accident. Le ténor s'est brisé la voix sur une trille aigüe.

—Oh ! quel dommage ! c'est vraiment *pityable*, soupira la New-Yorkaise, avec un accent douloureux. Un si bel homme et si distingué !

—C'est un immense malheur, dit Mad. Grünewald, d'une voix éteinte, et levant vers le plafond des yeux humides, comme pour accuser le ciel : une perte irréparable pour l'Allemagne.

La Bavière régénérée par l'alliance prussienne s'élevait rapidement aux vertus antiques. Vingt mille Allemands venaient de succomber sur les champs de bataille ; trente mille autres gîssaient mutilés dans les ambulances et les dames de Munich étaient en deuil pour l'extinction de voix d'un chanteur.

EPILOGUE.

Quatre ans s'étaient écoulés. L'unité allemande avait tenu ses promesses. La France était envahie par 800,000 hommes. Strasbourg, Metz, tous ses boulevards tombaient, l'un après l'autre, sous le canon ou par la famine. Paris assiégé et bloqué nourrissait 1,800,000 créatures humaines avec des rations de cheval. Les aigles prussiennes flottaient en Bourgogne, en Normandie, dans l'île de France et jusqu'en Touraine. Des uhlans poussaient déjà leurs réquisitions jusqu'au seuil de la vieille Armorique. Çà et là, sur les rives de la Loire, de la Somme ou en Franche-Comté, des milices françaises levées à la hâte et mal aguerries prolongeaient une lutte par trop inégale et procuraient a l'envahisseur de faciles triomphes. De toute l'Allemagne s'élevait un immense cri d'orgueil et de haine satisfaite. L'ennemi héréditaire était abattu. La poésie, la prose célébraient à l'envi son humiliation. Des romanciers, des feuilletonnistes installés dans les fourgons de l'armée allemande, en qualité d'historiographes, racontaient jour par jour aux désœuvrés de Berlin, de Cologne, de Ham-

bourg, les péripéties et les détails de cet écrasement, les scènes de carnage, les monceaux de cadavres, les amusantes terreurs des paysans français et des villageoises, les bombardements nocturnes et l'effet magique des obus, au dessus des villes incendiées. D'autres s'attendrissaient sur nos palais détruits, déploraient l'immensité de nos pertes et se demandaient, avec une inquiétude bien sentie, ce qu'il faudrait de temps à la France pour réparer tant de ruines. D'autres prévoyaient la destruction de Paris et philosophaient sur ses ruines, comme Volney sur les colonnes brisées de Palmyre, recherchant les vestiges du Panthéon, du Palais-Royal, la trace des boulevards, des théâtres et des cafés-chantants sur les rives inhabitées de la Seine. Ces peintures, ces élégies fantaisistes charmaient l'imagination allemande et joignaient aux enivrements du triomphe les plaisirs plus délicats de la rêverie et du sentiment.

Chargé d'une mission en Autriche-Hongrie par le gouvernement de la défense nationale, je me trouvais, vers la fin de Janvier 1871, à Pesth, où le parlement Hongrois était en session. Lié personnellement avec un de ses membres les plus distingués M. S...... aujourd'hui ministre, je voyais tous les jours, MM. E...L...R ..., etc., chefs des différents groupes parlementaires, entrés presque tous, depuis cette époque, dans les conseils du gouvernement Madgyare. Dans nos entretiens, ces messieurs me témoignaient de cordiales sympathies pour la France, ils plaignaient notre

infortune et sentaient confusément les dangers que notre affaiblissement allait susciter à l'Orient de l'Europe. Déjà la Russie avait abrogé le traité de Paris, dans une de ses clauses fondamentales, en s'attribuant à elle-même le droit d'entretenir une flotte dans la Mer Noire, malgré ses promesses. L'audace, le ton altier de ses déclarations officielles, de sa presse, ouvraient pour l'Autriche les perspectives les plus inquiétantes. Je m'efforçais de démontrer aux Hongrois la solidarité de tous les peuples, en présence de certaines ambitions, l'utilité de secourir l'infortune des autres, pour s'assurer des alliances, et les prémunissais contre les fatales illusions de l'égoïsme et de l'isolement: " Si la politique d'absten-
" tion, leur disais-je, avait été pratiquée par Ulysse, il
" n'aurait pas entrainé ses compagnons dans une action
" commune contre Polyphême ; il aurait assisté tran-
" quille à leur destruction successive, satisfait d'être
" mangé le dernier."

—Hélas ! me dit un homme de beaucoup d'esprit, l'abbé Jambor, membre de la Chambre des Communes, vous me rappelez une fable de notre célèbre poëte Pétéfyi. Des poules picoraient avec sécurité dans une basse-cour. Arrive la cuisinière, armée d'un couperet. Elle prend la plus grosse des poules, l'emporte et la tue. Quel bonheur ! disent en chœur les autres volatiles. Cette gloutonne mangeait plus de grain et de maïs que les autres ; nous allons nous partager sa portion."

Dans cette réunion se trouvait un personnage consi-

dérable par le talent et par l'influence, qui depuis, a conquis, dans la monarchie Hongroise, une situation prédominante. Chez lui, l'homme d'état se complète par le penseur et par le poëte et la fantaisie n'enlève rien à l'action. Depuis six mois, il est l'âme de la diplomatie autrichienne; c'est par lui probablement qu'elle prend aujourd'hui plus de décision, de couleur et d'autorité.

—L'ami Jambor a raison, me dit-il après un silence. Son apologue fait bien ressortir l'aveuglement et la torpeur stupide des nations. Il aurait dû ajouter qu'à la timidité des poulets nous joignons l'orgueil des faucons et les appétits voraces des vautours. Vous nous exhortez aux sentiments généreux, à la conception large et féconde de nos intérêts supérieurs. Les cités antiques ou la société chrétienne du moyen-âge pouvaient répondre à de tels appels. Mais pour nous, Européens du XIXe siècle, le patriotisme est un mélange d'infatuation et de convoitises grossières, dissimulées sous des phrases pompeuses. Notre souci n'est pas de figurer avec honneur dans la famille des nations, d'assurer notre avenir et celui de nos enfants, par les progrès de la raison et du droit ; nous recherchons la force et la puissance matérielle comme les aventuriers, les spéculateurs poursuivent le gain, avec une âpreté sans scrupules. Nous voulons être forts, glorieux, invincibles comme Nemrod, Astor et Sennachérib. On dirait des costumes et des travestissements héroïques dont nous nous revê-

depuis, a
situation
complète
e n'enlève
ìme de la
bablement
couleur et

ın silence.
et la tor-
er qu'à la
es faucons
ous exhor-
n large et
antiques
vaient ré-
opéens du
d'infatua-
sous des
de figurer
urer notre
rès de la
et la puis-
éculateurs
scrupules.
s comme
costumes
nous revê-

tons pour parader et pour ennoblir le prosaïsme, la monotonie affreusement bourgeoise de notre vie. Sous cette forme vulgaire et dégénérée, l'amour de la patrie n'est plus que du chauvinisme. Il ne produit pas de vertus, ni de grandes actions, mais tantôt de la rhétorique, tantôt des intrigues, des roueries diplomatiques, triomphes des petits esprits. On s'efforce d'accaparer par la ruse ou par la violence des lopins de terre ; on se proclame plus brave, plus fort, plus beau que les nations étrangères, on se croit heureux par leur misère, riche par leur pauvreté, grand par leur petitesse ; on salue leurs calamités comme des bonnes fortunes ; on répudie avec orgueil tout principe honnête, on écrase le faible, on s'unit avec le succès, on complote avec lui la ruine de son bienfaiteur. C'est ainsi que l'Italie, neutre en apparence, est déjà, dans son cœur, l'alliée de la Prusse contre vous. De même, les Etats-Unis, par la bouche de Mr. Bancroft, acclament l'Empereur Guillaume à Versailles. Et nous, Hongrois, que faisons-nous ? Hier encore, opprimés par l'Autriche, nous dénoncions au monde son injustice et sa tyrannie. Aujourd'hui nous voulons à toute force traiter en sujets et madgyariser sept millions de Roumains, de Serbes, de Slaves, qui nous répudient. Trop faibles pour les dominer par nous-mêmes, nous invoquons les bons offices de la Prusse, nous figurant qu'elle va se charger de ressusciter la monarchie de Jean Hunyade et de Mathias Corvin, à notre bénéfice. Voilà pourquoi nous sommes

sourds aux cris de détresse de la France, sans penser que demain, après votre écrasement, la Prusse se rira de nous, et que les promesses faites au comte Andrassy seront tenues au prince Gortschakoff."

Après des aveux et des expansions aussi décourageantes, toute insistance de ma part devenait inutile. Je pris congé de mes amis madgyares, abandonnant tout espoir d'une intervention Hongroise en notre faveur. Il était tard ; je me dirigeai vers mon hôtel et j'y rentrai par un café contigu, dans lequel je m'attablai pour quelques instants, afin d'y lire les journaux du soir. Les journaux ! Depuis six mois, cette lecture était pour les cœurs français une affreuse torture, un calice d'amertume, que nous croyions avoir épuisé chaque matin, et que nos lèvres retrouvaient, chaque soir, plein à déborder. A cette époque, c'est-à-dire, vers février 1871, un peu de répit se laissait entrevoir, et l'on abordait l'épreuve avec une sécurité relative. Paris avait capitulé, l'armistice était signé ; les bases de notre démembrement étaient arrêtées. Que pouvait-on craindre au delà ? Je pris donc le Lloyd de Pesth avec une certaine insouciance, me considérant comme invulnérable aux révélations du fil électrique. Eh bien ! je me trompais. Dans l'abîme où nous gisions étendus, de nouvelles misères surgissaient. Ce soir là même, une série de désastres éclatèrent à mes yeux, comme une grêle d'obus : la défaite de Bourbaki dans l'Est, sa retraite vers Lyon coupée par les Prussiens, la fuite de son

armée dans les montagnes du Jura, par un froid horrible, et son internement en Suisse; l'occupation de Dijon par l'armée allemande, la chute de nos derniers boulevards, la dispersion de nos derniers défenseurs. Quand je fus au bout, je restai quelques instants engourdi, perdant conscience des réalités qui m'opprimaient, endormant, comme les Orientaux, ma douleur, par une sorte d'hallucination. Je revis en pensée l'Allemagne où j'avais passé tant de belles années, au milieu d'une société paisible, laborieuse, et que je croyais sympathique; je comparai mentalement cette image à la furie infernale, déchaînée sur nous, et qui, depuis six mois, s'acharnait à notre destruction. Quel démon malfaisant, me disais-je, a produit cette transformation funeste ?... Et je pensais à ces lettrés, à ces philosophes, à tous ces esprits distingués, supérieurs, convertis à l'idolâtrie servile de la force. "Grünewald doit être bien fier, ajoutais-je; il devrait être ici pour jouir de mon désespoir ; ce triomphe serait digne de lui."

En ce moment, dans l'atmosphère épaisse de la tabagie, j'entrevis presqu'en face de moi un homme aux traits abattus, sillonnés par des rides précoces. Sur sa bouche errait un amer sourire ; ses yeux mornes semblaient éteints pour la joie comme pour la douleur. On eût dit que l'ambition, l'espérance, tous les désirs, toutes les passions humaines proclamaient leur inanité sur son front. Cette figure blasée et flétrie résumait toutes les désillusions, tous les scepticismes. Je me rappelait

instinctivement ce fantôme appelé le *moine triste*, qui se tient dans les ruines d'un château maudit, en Norvège, pour apparaître, la nuit, aux voyageurs égarés. Ce spectre plaintif, muet, est horrible à voir; le monde entier semble pleurer silencieusement dans sa personne. Quiconque l'a vu veut mourir et se précipite dans la mer— La toilette du personnage cadrait avec cette mélancolie sépulcrale et ressemblait à l'épave dépareillée d'un naufrage.

—Est-ce vous? Grünewald, m'écriai-je tout à coup; Je vous croyais à Versailles, célébrant la gloire du nouveau César germanique.

—Moi! dit-il avec un ricanement amer; que ne puis-je de ma main brûler l'idole sanguinaire dont j'ai été l'adorateur stupide pendant tant d'années!

—Que dites-vous? Quelle idole?

—Le Teutonisme, vulgairement appelé la patrie allemande: famille, fortune, position, honneur, le Moloch m'a tout pris, tout dévoré.

—Quoi! seriez-vous veuf?

—Veuf, sans doute ou à peu près. C'est-à-dire que ma femme m'a quitté pour se consacrer exclusivement à l'art national. C'était une mission, un sacerdoce qui la réclamait.

—Mais il me semble que vous n'en gêniez pas l'exercice.

—Il paraît que si, vous avez connu Svoboda.

e, qui se
Norvège,
és. Ce
e entier
. Qui-
mer—
lancolie
d'un

coup ;
du nou-

ue ne
nt j'ai

patrie
Moloch

e que
ent à
ui la

pas

—Le violoniste ?

—Vous voulez dire le devin, l'inspiré qui révélait les mystères célestes et découvrait des mondes avec son archet ; Svoboda dont les arpéges et les *Staccati* projetaient des lueurs prophétiques sur l'humanité.

—Oui, je me rappelle son fameux solo, sur la quatrième corde, intitulé : *Arminius, vainqueur des Welches.* C'était quelque temps avant mon départ de Munich.

—Eh bien ! Ce solo fut la ruine de mon bonheur domestique. Ma femme en fut tellement enthousiasmée qu'elle composa des stances, avec renfort de harpe et d'orchestre en sourdine, pour l'accompagner. Ce fut une belle fête pour Munich. Le roi lui-même daigna me complimenter. Quinze jours après, ma femme faisait prononcer notre divorce à Dresde et se mariait avec Svoboda. J'étais atterré ; disgracié, ridicule pour le restant de mes jours !.... Mais qu'importe ! L'art allemand triomphe ; *Arminius* vient d'être joué à Berlin, devant la cour, avec un immense succès.

—Mais vous aviez deux enfants, un fils, une fille....

—Mon fils a quitté l'université pour la guerre de France. Il a péri dans la première bataille à Reichshoffen. Ma fille allait épouser un jeune magistrat ; c'était un mariage d'amour. Un obus l'a tué sous les murs de Metz. J'emmène avec moi la pauvre enfant, à peu près folle de douleur.

—Mais pourquoi quittez-vous Munich et l'Allemagne ?

—La guerre m'a ruiné complètement.

—Est-ce possible ? Votre fortune n'était-elle pas en Amérique, à l'abri de nos conflits européens et de leurs contre coups financiers ?

—Hélas ! Je le croyais. J'ignorais que mon banquier avait des valeurs allemandes. Il a profité de leur baisse pour faire faillite en donnant à ses créanciers un dividende illusoire de 3 pour cent.

—Ce n'est peut-être qu'un arrêt de paiement, une gêne causée par l'interruption des rapports, pendant la guerre......

—Non, c'est une faillite : il est venu me l'annoncer lui-même, à la fin de Septembre.

—Il est donc en Europe—

—Oui. Il profite de ses loisirs, pour passer l'hiver en Italie, à Rome, avec sa femme et ses quatre enfants.

—A Rome ! Mais il est ruiné, dites-vous.

—Au contraire, il est plus riche que jamais, puisqu'à sa fortune personnelle il vient d'ajouter celle de ses créanciers. Il attend la paix pour rouvrir ses opérations sur un plus grand pied et m'a demandé ma confiance. C'était un proscrit de 48, comme moi. L'Amérique l'a singulièrement développé.

—Mon pauvre Grünewald, je vous plains. Mais il vous restait votre position, votre talent.

—Vous allez voir. J'avais quitté l'enseignement pour

fonder à Munich un grand journal unitaire qui recevait les inspirations de Berlin. Seulement, je n'avais pas toujours le mot d'ordre et n'étais pas dans le secret des dieux. Vous vous rappelez Gillmore ?

—Parfaitement !

—Pour lui complaire, j'insérai en novembre dernier plusieurs articles très-violents contre la Russie, sur la question de la Mer Noire. Le mois suivant, ma subvention sur le fonds des Reptiles était supprimée. Ruiné, sans ressources, je dus cesser ma publication et liquider avec un passif énorme. La Bavière n'est pas un pays de progrès comme les Etats-Unis d'Amérique. Les lois contre les faillis y sont inexorables. J'ai dû m'enfuir, emportant à peine quelques centaines de florins, de quoi me rendre avec ma fille à Constantinople.

—Et qu'allez-vous faire à Constantinople ?

—Gillmore m'a procuré des recommandations pour le Grand-Vizir. On me fournira un capital en consolidés Turcs, et je fondrai un journal ayant pour programme la garantie des Puissances et la protection du Bosphore.

Je quittai Grünewald en lui souhaitant bonne chance dans son entreprise. Je ne l'ai plus revu. J'ignore s'il a réussi. Mais je doute que les consolidés Turcs aient rétabli ses affaires et réparé envers ce patriote Allemand les torts de l'unité Germanique.